

**LE PONT VICTORIA.
ENTRE LE DANGER ET LE DÉSESPOIR :
VIVRE ET TRAVAILLER À MONTRÉAL AU 19^E SIÈCLE**

Par Daniel Horner

Traduit de l'anglais

Essai réalisé dans le cadre du cours
« History of Québec Institutions » du baccalauréat en histoire,
Dispensé à l'automne 2001 par le professeur Brian Young
Université McGill

Le 7 mars 2002

Musée McCord d'histoire canadienne

TABLE DES MATIÈRES

Note aux enseignants au sujet de la mission et des objectifs du projet.....	1
Entre le danger et le désespoir : Vivre et travailler à Montréal au 19^e siècle.....	2
Une ville en pleine métamorphose.....	2
La vie des gens ordinaires	2
La femme au foyer	3
L'homme au travail.....	3
Où en est Montréal, un siècle et demi plus tard?	4
Questions et activités	5
Bibliographie.....	5

Note aux enseignants

au sujet de la mission et des objectifs du projet

Le programme d'Histoire du Québec et du Canada présente aux élèves du deuxième cycle du secondaire plusieurs grandes figures et événements marquants de l'histoire. En apprenant à connaître les politiciens, les inventeurs et les artistes qui ont influencé la société canadienne depuis des siècles, les élèves s'éveillent à leur société et à la discipline des sciences sociales. Il existe aussi plusieurs façons très intéressantes d'élargir les paramètres du programme. Ce projet a pour but d'aider les élèves à découvrir les nombreux Canadiens qui n'ont pas laissé derrière eux une histoire facilement accessible. En prenant pour exemple les ouvriers qui ont construit le pont Victoria, nous pouvons illustrer comment les historiens en viennent à reconstituer la vie d'hommes, de femmes et d'enfants qui n'étaient pas des membres influents de la société. Les questions qui suivent le texte ont pour but de favoriser une meilleure compréhension du matériel présenté en amenant les élèves à interagir avec l'histoire sur un plan personnel. De plus, le projet vise à dissiper le mythe voulant que l'histoire ne s'intéresse qu'aux événements du passé. Il présente plutôt l'histoire comme un récit perpétuel, où les événements du passé façonnent le monde qui nous entoure. Introduire les élèves aux abondantes ressources du Musée McCord d'histoire canadienne, notamment aux Archives photographiques Notman, permet de renforcer cette notion. Ces images donnent aux élèves l'occasion d'imaginer et d'illustrer la vie quotidienne de la classe ouvrière de Montréal à l'époque de l'industrialisation.

Entre le danger et le désespoir :

Vivre et travailler à Montréal au 19^e siècle

Une ville en pleine métamorphose

Au milieu du 19^e siècle, Montréal connaît une transformation rapide. Si ce changement touche la ville entière, ses effets sont plus marqués à la limite sud-ouest de la ville, dans un secteur correspondant aujourd'hui à Pointe-Saint-Charles et Saint-Henri. Le canal Lachine, largement responsable de l'industrialisation du secteur, est réaménagé dans les années 1840. Cette expansion incite de nombreuses usines à venir s'installer sur les rives du canal, où les propriétaires ont facilement accès au port de Montréal. Les emplois offerts dans ces usines, comme la raffinerie de sucre Redpath, attirent de nombreux travailleurs dans le secteur. Mais la construction du pont Victoria constituera, dans les années 1850, la source d'emplois la plus importante. Le pont, qui doit relier Montréal aux réseaux ferroviaires nord-américains en pleine expansion, est l'un des projets d'ingénierie les plus ambitieux jamais entrepris. Le pont sera terminé en cinq ans, et 3 040 hommes seront embauchés pour participer à sa construction entre 1854 et 1859. Mais leurs conditions de travail sont souvent périlleuses. Les ouvriers, dont plusieurs viennent tout juste d'arriver d'Irlande, doivent s'habituer au climat difficile de Montréal, avec ses longs hivers rigoureux et ses étés courts et suffocants. Le travail est éreintant et dangereux, et le salaire assure à peine la subsistance des ouvriers et de leurs familles. Dans de telles conditions, la classe ouvrière de Montréal développe des stratégies pour survivre. Il est essentiel de reconnaître l'importance de la cellule familiale pour pouvoir comprendre la vie de ces gens.

La vie des gens ordinaires

Lorsque les historiens décident de retracer la vie des figures dominantes de l'histoire, comme John A. Macdonald, ils peuvent s'appuyer sur une multitude de ressources. D'innombrables biographies ont déjà été écrites, et des lettres personnelles ont été préservées au fil des ans. Lorsqu'ils s'attaquent à la même tâche pour la classe ouvrière, les historiens ont beaucoup plus de fil à retordre. Très peu, voire aucun, des hommes qui ont participé à la construction du pont Victoria n'ont eu la chance d'écrire leurs mémoires. Les historiens doivent donc se tourner vers d'autres sources, et rassembler comme ils peuvent les morceaux de l'histoire en se servant par exemple des données sur le recensement, des répertoires de la ville et des registres tenus par les compagnies qui employaient les ouvriers. Ces renseignements nous permettent d'avoir une idée de ce à quoi ressemblait la vie d'une famille typique de la classe ouvrière.

La femme au foyer

S'il peut être difficile pour les historiens de retrouver la trace des hommes qui ont travaillé à la construction du pont Victoria, la tâche est encore plus ardue dans le cas de leurs femmes et de leurs filles. Il est évident que les femmes ne travaillaient pas à l'extérieur du foyer sur une base régulière. Si la plupart travaillaient avant de se marier, très peu restaient sur le marché du travail après leur mariage, à moins de devenir veuves ou d'être abandonnées par leur mari. Elles occupent cependant une place essentielle dans l'économie familiale. Les femmes mariées ont la difficile tâche de transformer le maigre salaire de leur mari en nourriture et autres nécessités et ce, souvent dans des maisons sans eau courante et mal isolées. Il est fort probable qu'un grand pourcentage de ces femmes effectuaient du travail à la pièce, réalisant des travaux de couture à la maison en échange d'une petite somme d'argent. Avant que cette pratique ne soit interdite pour des raisons d'insalubrité, de nombreuses familles de la classe ouvrière gardaient à la maison des animaux de ferme, habituellement des porcs et des vaches, comme source de nourriture stable. En ce qui concerne les adolescentes, leur entrée sur le marché du travail dépend largement de la situation économique de la famille. Si le père n'a pas de source de revenu régulière, la jeune fille doit se chercher un emploi. Certaines travaillent à la maison avec leur mère, alors que d'autres travaillent à l'extérieur, souvent dans le secteur du vêtement ou du tabac. D'autres sont engagées comme domestiques dans les résidences des riches Montréalais, qui les tiennent souvent à l'écart de leurs familles.

L'homme au travail

Les hommes occupent souvent un emploi plus stable que les femmes. Avant d'avoir atteint leurs dix-huit ans, les garçons travaillent à l'extérieur de la maison. Durant cette période, les types d'emplois sont largement catégorisés en fonction des distinctions ethniques. Les immigrants d'Angleterre et d'Écosse, dont plusieurs ont acquis de l'expérience dans les usines de leur pays d'origine, occupent habituellement des emplois réservés à une main-d'œuvre que l'on dit qualifiée. Quant aux Irlandais et aux Canadiens français, il ne leur reste habituellement que les emplois les moins bien rémunérés. L'arrivée massive d'immigrants en provenance d'Irlande, conjuguée à l'exode vers la ville des Canadiens français des régions rurales du Québec, fournit aux capitalistes de Montréal un apport constant en main-d'œuvre bon marché et non qualifiée. Les rapports d'ingénierie du pont Victoria nous donnent une idée du genre de travail qu'accomplissaient ces hommes. S'il existe une nette distinction entre les ouvriers qualifiés et non qualifiés, tant au point de vue des tâches que du salaire, il ne fait aucun doute que travailler sur le pont met sérieusement en danger la vie de tous les travailleurs. Pour construire les piliers en pierre sur lesquels repose le pont, d'énormes batardeaux ont été fabriqués afin d'endiguer des sections du Saint-Laurent de façon à ce que les ouvriers puissent travailler directement sur le lit du fleuve. Avec les courants forts du fleuve qui viennent frapper les murs des batardeaux, les fuites sont fréquentes, et il n'est par rare que des hommes soient emportés par le courant. Seuls les plus chanceux survivent. La

situation est tout aussi périlleuse pour les riveurs, perchés au-dessus du fleuve sur les échafaudages. La moindre erreur peut mettre en péril la sécurité de l'ouvrier et de ceux qui l'entourent. Les journaux locaux font état des accidents survenus sur le chantier de construction. Le *Montreal Pilot* rapporte qu'un « groupe d'hommes soulevaient une poutre lorsque le palan se brisa et que le tronçon tomba sur un jeune homme du nom d'Edward Burke, lui écrasant atrocement la tête ». D'autres articles signalent que des hommes ont été emportés par le courant, et que leurs corps n'ont jamais été retrouvés.

Le veuvage

Lorsque les hommes meurent au travail, comme ce fut le cas de vingt-sept ouvriers durant la construction du pont Victoria, ils laissent leurs familles dans une situation d'indigence pire qu'auparavant. Les familles de la classe ouvrière n'ont aucunement la possibilité de mettre des économies, aussi maigres soient-elles, de côté. Plusieurs veuves sont obligées d'entrer sur le marché du travail sur une base permanente. Les usines offrent aux femmes un salaire inférieur à celui des hommes, soi-disant parce que leur paie ne constitue qu'un revenu d'appoint pour la famille. Cela rend la situation très difficile pour les femmes devenues soudainement le principal soutien de la famille. Plusieurs doivent compter sur la générosité des amis et de la parenté, et sur la bienveillance des œuvres de charité. Retourner à la maison des parents constitue une bonne solution, malheureusement pas toujours réalisable.

Où en est Montréal, un siècle et demi plus tard?

Pour un historien, les témoins les plus importants de la vie de la classe ouvrière sont souvent les vestiges des quartiers dans lesquels ils vivaient. Si les 150 dernières années ont bien changé Montréal, plusieurs points de repère de la vie de la classe ouvrière au 19^e siècle existent toujours. Les visiteurs d'aujourd'hui peuvent encore voir des parties des habitations construites par le chemin de fer du Grand Tronc pour loger ses employés. Peu de ces usines qui ont employé tant d'ouvriers dans le secteur existent encore aujourd'hui, et celles qui sont toujours en opération ont réduit considérablement leurs activités. Mais plusieurs des structures s'élèvent encore le long du canal Lachine, où de nombreux Montréalais du 21^e siècle viennent faire du vélo ou du patin à roues alignées à la belle saison. Le pont Victoria est toujours là, quoiqu'il serve davantage à la circulation automobile qu'au passage des trains. Le rappel le plus frappant de l'histoire riche de ce secteur est peut-être le monument érigé par les ouvriers du pont Victoria à la mémoire des six mille hommes, femmes et enfants qui sont morts durant la traversée de l'Irlande vers l'Amérique du Nord. Si le monument existe encore, les travailleurs qui entrent et sortent tous les jours de Montréal passent maintenant directement sur les quelque six mille tombes qui l'entourent. L'une des tâches les plus importantes de l'historien est d'examiner la façon dont nous nous souvenons de notre passé, et les leçons que nous pouvons en tirer pour améliorer notre avenir.

Questions et activités

Ces questions et activités vous demandent de vous mettre dans la peau d'un membre de la classe ouvrière de Montréal au milieu du 19^e siècle. Servez-vous de l'information dans le texte que vous venez de lire pour formuler votre réponse, ainsi que des ressources visuelles du Musée McCord que vous pouvez utiliser pour illustrer vos idées. Vous n'êtes pas limité aux images incluses ci-dessous. Celles-ci servent plutôt de repères pour vous indiquer comment utiliser des images pour faire revivre un moment de l'histoire.

1. Vous venez d'immigrer au Canada pour travailler à la construction du pont Victoria. Après vous être installé avec votre famille dans un quartier du sud-ouest de Montréal, vous écrivez à votre frère en Angleterre. Dans votre lettre, parlez-lui de la vie à Montréal, de votre foyer, de votre travail et de votre famille.

2. Vous êtes un jeune reporter intrépide travaillant pour un grand journal montréalais. Bouleversé par le compte rendu d'un accident survenu sur le chantier de construction du pont Victoria, vous rendez visite à la veuve de l'ouvrier décédé. Selon vous, en quoi sa vie a-t-elle changé? Qu'est-il advenu de sa famille?

3. Vous êtes un journaliste primé d'un important journal montréalais. Votre rédacteur en chef vous a confié le reportage de votre vie. Vous devez passer une journée dans le sud-ouest de Montréal pour écrire une série d'articles sur la vie quotidienne dans ce secteur de la ville. De quoi allez-vous parler dans votre reportage? Qui allez-vous interviewer, et pourquoi?

4. On vous a demandé de prendre la parole lors d'une célébration à la mémoire des immigrants irlandais qui aura lieu sur le site du pont Victoria. Dans votre discours enflammé, vous parlez des conditions de vie de ceux qui ont immigré au Canada et qui ont érigé le monument dans les années 1850. De quelles façons croyez-vous que les Montréalais peuvent le mieux préserver leur héritage? À votre avis, pourrions-nous faire davantage?

Bibliographie

Bradbury, Bettina. 1995. *Familles ouvrières à Montréal. Âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*. Montréal : Boréal, 368 p.

Hanna, David. 1986. « Montreal: A City Built by Small Builders, 1867-1880 ». Thèse de doctorat, Montréal : Université McGill, 303 p.

Marsan, Jean-Claude. 1974. *Montreal en Evolution: Historique du developpement de l'architecture et de l'environnement Montréalais*. Montreal: Fides, 515 p.